

RTP 1026p

pus a f. R

# Notes et nouvelles

de la part

du prof. D<sup>r</sup> Albert Schweitzer

Lambaréné

(s. Ogooué, Gabon français).

---

Deuxième rapport.

---

Strasbourg  
Imprimerie M. Du Mont Schauberg  
1914.

Bibliothèque Maison de l'Orient



129801

## Juillet 1913 à janvier 1914.

A quelque chose malheur est bon. Tout en regrettant de ne pouvoir faire avancer les travaux du dispensaire, je faisais des réflexions sur l'emplacement prévu et je me demandais si celui-ci était vraiment favorable. Finalement, ayant retourné la question dans tous les sens, j'en vins à la conclusion qu'il valait mieux en chercher un autre.

La station de Lambaréné occupe trois collines. Sur celle qui est située le plus en amont, il y a l'école et le dortoir des garçons; à son pied se trouvent le magasin, une grande maison assez délabrée qu'habite en ce moment M. Ottmann, et le débarcadère. Sur la colline du milieu s'élève la maison que nous occupons en ce moment. Celle qui est située le plus en aval est assez grande pour donner place au ménage des Christols, ainsi qu'à l'école et au dortoir des filles. On met en moyenne cinq minutes pour aller d'une colline à l'autre.

Pour le dispensaire, on avait prévu une petite hauteur qui relie la première colline à la seconde. Ce choix avait été déterminé par le fait que, sur ce col, se trouvait déjà une autre case en tôle, habitée par M. Ellenberger et destinée à être affectée au service de la médecine après le départ de ce missionnaire.

Le plus grand inconvénient de cet emplacement consiste en ceci qu'il se trouve au milieu de la station et trop loin du fleuve. Les malades, avec leurs plaies, auraient infecté tous les chemins avant d'être pansés, ce qui est à prendre en considération vu que la plupart des indigènes marchent pieds-nus et que certains missionnaires se plaisent à en faire autant.

De plus, l'emplacement se trouvait trop près de l'école des garçons et trop loin du débarcadère.

Je m'étais également rendu compte que j'avais besoin d'un grand hangar, pour caser les malades et les opérés avec leur suite. Il me semblait en outre désirable de pouvoir loger l'infirmier à côté du dispensaire.

La place choisie était donc beaucoup trop petite pour ces constructions supplémentaires.

Les messieurs de la station approuvaient ces raisonnements. Mais il nous semblait impossible de trouver un autre emplacement. D'après la loi coloniale, les constructions doivent être éloignées d'au moins vingt-cinq mètres du bord du fleuve, sous peine d'être sujettes à des droits annuels très élevés. En observant cette distance, nous risquions de placer le dispensaire trop près des maisons habitées ou de couper les chemins qui les reliaient.

Finalement, M. Ottmann et moi trouvâmes un emplacement au bas de la colline que j'habite, qui remplissait les principales conditions voulues et ne nécessitait qu'un déplacement insignifiant du chemin. Nous prîmes les mesures et établîmes un devis provisoire de la construction des bâtisses supplémentaires. Il fut décidé qu'on ne commencerait pas la construction du dispensaire avant que la Conférence des Missionnaires, qui devait se réunir fin juillet à Samkita, n'eût pris en considération les nouveaux projets.

Par une matinée brumeuse, deux heures avant le lever du soleil, la grande pirogue qui devait nous conduire, M. Ellenberger, M. Christol, M. Ottmann et moi, à Samkita, quitta le débarcadère. Nos fauteuils de bord occupaient l'avant de l'embarcation; au milieu se trouvaient nos lits de camp et nos mallettes, avec les nattes et les provisions de bouche des payeurs. Ces derniers, au nombre d'une douzaine, se tenaient debout, en deux rangs à l'arrière de la pirogue.

Dans leurs chants, ils disaient le but du voyage et les noms des personnes qu'ils avaient à bord. Ils y mêlaient des réflexions amères pour avoir dû se lever de si bon matin et être obligés de payer une journée entière.

On compte dix à douze heures de voyage, pour les

soixante à soixante-dix kilomètres qui séparent Samkita de Lambaréné. La pirogue étant très chargée, il fallait s'attendre à naviguer une ou deux heures de plus.

Nous étions en route depuis une heure environ. Les chants des pagayeurs et les bercements de l'embarcation m'avaient doucement endormi. Subitement un choc se produisit. Nous avions échoué sur un tronc d'arbre caché sous l'eau. L'obstacle n'avait heureusement pas troué le fond de la pirogue. Mais il était impossible de la dégager. Elle pivotait sur son point d'appui sans avancer.

Après quelque temps, les indigènes du prochain village vinrent à notre secours et se mirent à alléger notre pirogue. M. Ellenberger fut transbordé dans leur embarcation; en vain. Ensuite ce fut le tour de M. Christol et de M. Ottmann; le succès fit encore défaut. Mais à peine avais-je quitté la pirogue, qu'elle put être remise à flot. „Voici le père de la pesanteur!“ dirent les indigènes, „c'est par lui que nous aurions dû commencer!“

Le jour se leva au moment où nous débouchâmes du petit bras de l'Ogouou sur le grand fleuve. Devant des bancs de sable, à trois cents mètres de nous, on vit quelques lignes noires qui se déplaçaient dans l'eau. Des hippopotames prenaient leur bain matinal.

Les indigènes craignent beaucoup ces animaux et font de grands détours pour les éviter. Ils se méfient de leur humeur incalculable, qui les excite parfois à attaquer des embarcations sans aucune raison.

Un missionnaire stationné jadis à Lambaréné aimait à se moquer de la peur de ses pagayeurs et les incitait à s'approcher davantage des hippopotames qui se montraient. Un jour qu'il était précisément en train de les plaisanter, son embarcation fut subitement jetée en l'air. Il réussit à se mettre en sûreté avec son équipe, mais il perdit tous ses bagages. La pirogue fut repêchée. Un grand trou dans le fond marqua la place où l'hippopotame avait frappé. Le missionnaire réclama ce bout de planche, pour le garder

en souvenir. On raconte cette histoire à tout blanc qui invite ses pagayeurs à examiner de plus près les hippopotames.

Les indigènes ont l'habitude de se tenir au bord du fleuve, pour éviter les grands courants. La pirogue glisse sous les grands arbres. De gouvernail proprement dit, il n'y en a pas. Le pagayeur qui est le plus en arrière dirige l'embarcation, en s'entendant avec celui qui est à l'avant. Ce dernier doit signaler les bancs de sable, les troncs d'arbres et les écueils.

Les troncs d'arbre rendent la navigation sur le bord du fleuve assez dangereuse. Il s'agit d'arbres qui furent coupés de façon à tomber à l'eau. La peine d'y transporter le morceau de tronc à vendre fut ainsi évitée. Mais le reste avec la cime flotte, se fixe sur le fond et représente un danger continuel pour la navigation. Ces gros arbres certainement sont aussi pour quelque chose dans la formation des bancs de sable. On m'assure que ceux-ci n'existent dans ce nombre et dans cette étendue que depuis quelques années. Autrefois, les bateaux montaient sans peine de Cap Lopez à N'Djole. A présent, de juin à octobre, ils n'arrivent pas à dépasser Lambaréné. C'est ainsi que le commerce de bois entrave la navigation.

Dans le courant d'une heure je comptai près de soixante troncs d'arbre, des „billes“ comme on dit dans le commerce de bois. Elles avaient échoué sur le rivage ou sur des bancs de sable. Il s'agit de bois qui avait été refusé à l'achat parce qu'il n'avait pas les dimensions voulues ou encore parce qu'il était „piqué“ par les insectes; ce dernier cas se présente quand les billes ne peuvent être sorties à temps des marigots. C'est ainsi que chaque année se perdent dans les forêts de l'Ogooué des centaines et des milliers d'arbres. Je souffre encore chaque fois en voyant une belle bille descendre le fleuve. Si les pauvres des grandes villes de l'Europe pouvaient avoir seulement une partie de ce bois perdu pour se chauffer!

Pendant le trajet j'écrivis des lettres. Mais il fallait faire attention que l'ombrelle et le casque donnassent l'abri nécessaire à la tête. Le plus désagréable pendant

ces voyages en pirogue c'est la réverbération qui vient de l'eau. Impossible de s'en garantir suffisamment.

Contre la soif nous avons d'admirables ananas. Ceux de juillet sont bien meilleurs que ceux qui mûrissent vers Noël.

Avec le soleil avaient aussi apparu les tsé-tsé, de beaucoup plus désagréables que les moustiques. Ces insectes sont sensiblement plus grands que nos mouches ordinaires, auxquelles elles ressemblent d'ailleurs. Mais leurs ailes ne sont pas juxtaposées; elles se croisent sur le dos comme les deux branches d'une paire de ciseaux.

Pour se procurer du sang, la tsé-tsé pique à travers les étoffes les plus épaisses, elle traverserait même un paletot d'hiver. A cette voracité elle joint une prudence extrême. Dès qu'elle sent le moindre mouvement du corps sur lequel elle s'est posée, elle s'échappe et se cache dans la pirogue. Il est presque impossible de l'écraser de la main. On s'en défend avec des petits balais.

La prudence de la tsé-tsé lui interdit de se poser sur un fond clair. Le costume blanc est donc la meilleure garantie contre elle. Cette règle je la trouvai pleinement confirmée pendant notre voyage. Deux d'entre nous étaient habillés de blanc; les deux autres portaient du kaki. Ces derniers étaient beaucoup plus recherchés par les détestables insectes que les autres. Les noirs en souffraient le plus.

La *Glossina palpalis*, qui propage la maladie du sommeil, appartient à la famille des tsé-tsé.

A midi, on fit une halte dans un village nègre. Nous mangeâmes nos provisions et les payeurs se mirent à cuire leurs bananes. Je leur eus souhaité une nourriture plus substantielle pour cette journée si fatigante.

Dans le courant de l'après-midi nous n'avancâmes que lentement. La pirogue était vraiment très chargée, quoique M. Champel de N'Gomo, qui montait M. Haug avec la pétrolette, eût eu la bonté en nous dépassant, de prendre à bord M. Christol. Au lieu d'être arrivés à six heures, comme nous l'avions espéré, nous errâmes,

la nuit venue, entre les bancs de sable et ne gagnâmes le passage libre qu'après de grands détours.

Enfin, vers neuf heures, nous vîmes une lumière qui se déplaçait. C'était un indigène avec une lanterne qui nous apprit que nous longions déjà la berge de Samkita. Ces deux heures dans l'obscurité m'avaient impressionné. Et j'étais obligé à tout instant de penser aux pauvres payeurs fatigués. Chaque „Avancez! Avancez!“ me fit l'impression d'un coup de fouet donné à un pauvre cheval à bout. Je paye souvent moi-même en faisant mes courses aux environs de la station et je suis à même de juger du travail que nos hommes fournissent en pareille journée.

L'impression que me produisaient ces quelques journées passées en commun avec les membres de la conférence, était très forte. Le sentiment d'être réuni avec des hommes qui depuis des années avaient fait le sacrifice de tant de choses pour servir la bonne cause sur l'Ogoué, me remplissait de bonheur et je jouissais pleinement de cette atmosphère d'enthousiasme.

Mes propositions furent aimablement accueillies. On me fit remarquer que le dispensaire prévu ne devait être considéré que comme un provisoire et qu'un jour on créerait à l'œuvre médicale une grande et belle installation. Mais je vis déjà assez longtemps en Afrique pour savoir que le provisoire ici a une tendance à s'éterniser. J'étais donc très heureux de ce que les bâtisses modestes me fussent accordées sur le terrain proposé par moi.

Le dispensaire devait coûter près de huit cents francs; mais on n'avait pas prévu le mobilier et les détails de l'installation intérieure. Le total pour toutes les constructions décidées lors de cette conférence s'élève à deux mille trois cents francs. Pourvu que nous ne dépassions pas le devis! Voilà un provisoire qui, tout modeste qu'il est, peut durer aussi longtemps qu'il le faudra et qu'on le tolérera.

Au retour, nous fîmes deux grands détours pour éviter des hippopotames. L'un d'eux émergea à une cin-

quantaine de mètres de notre pirogue. En arrivant à l'entrée du petit fleuve, nous nous égarâmes dans les bancs de sable et nous dûmes chercher notre chemin pendant plus d'une heure. A plusieurs reprises, les pagayeurs se virent obligés de marcher à côté de l'embarcation et de la traîner. Enfin, le courant des eaux profondes! Il était temps, car la nuit tombait. Nous sommes à une demi-heure de Lambaréné. Les pagayeurs ne chantent plus: ils hurlent et font marcher la pirogue comme s'il s'agissait de gagner le premier prix à une course. Le bruit met en mouvement quelques lumières, qui dans l'obscurité, devant nous, décrivent des zigs-zags, descendent, se rejoignent et se tiennent tranquilles l'une à côté de l'autre. Ce sont les dames de Lambaréné, qui viennent nous prendre au débarcadère. Avec un grand élan, la pirogue monte la berge en pente, et s'arrête brusquement.

Hurlement triomphal des pagayeurs! Des mains noires saisissent les caisses, les malles, les gros paquets avec les lits de camp et les légumes apportés de Samkita. Pour M. Christol! Pour M. Ottmann! Pour le docteur! Prenez-le à deux, c'est trop lourd pour un seul! Ne laissez pas tomber la malle! Attention au fusil! Pas par-ici, par-là! . . .

Enfin, la cargaison est dirigée sur les différentes maisons, et nous montons gaiement la colline.

Celui qui était le plus à plaindre à la suite des nouvelles décisions, c'était M. Ottmann. Il avait l'intention de construire une nouvelle maison en briques, pour remplacer la plus ancienne des habitations de la station; et le voici obligé à se dévouer, d'abord, pour élever une case en tôle et quelques grandes cases indigènes. Il est vrai que pour commencer la construction de la maison, il n'y avait pas encore le nombre nécessaire de briques, ni le bois et les hommes. Mais ce n'étaient là que de pauvres consolations.

Nous fondions notre espoir sur la saison sèche. Mais nous n'arrivâmes pas à trouver des ouvriers. A peine si nous parvînmes à en réunir une demi-douzaine. Et

encore, ils étaient de second et de troisième choix. L'un s'appelait de son vrai nom „Je ne travaille pas“, et il lui fit honneur.

Il s'agissait de préparer le nouveau terrassement. A vrai dire, il n'y avait que quelques mètres cubes de terre à déplacer. Je promis des primes aux quatre ouvriers qui étaient occupés à ce travail. En vain. Le premier septembre, après la paye, il n'en restait plus que deux. Et déjà les brouillards du soir annonçaient l'approche de la saison des pluies.

M. Rapp, un marchand de bois, eut pitié du pauvre docteur. Il circulait dans la contrée, pour explorer les forêts en vue de concessions à prendre, et se reposait avec sa caravane à la Mission catholique. Huit de ses hommes furent mis à ma disposition. Je leur promis de belles primes et pris moi-même la pelle en main. Le préposé indigène de la caravane s'assit à l'ombre d'un arbre et nous encouragea de temps en temps par les cris d'usage.

Nous peinâmes pendant deux jours et vîmes enfin à bout du travail. Les ouvriers partirent. Malheureusement, ils s'arrêtèrent en route à une factorerie et convertirent la prime que je leur avais donnée en eau-de-vie, bien que je les eusse suppliés de ne pas le faire. Ils ne rentrèrent que tard dans la nuit, tous ivres, et n'étaient plus bons à rien le lendemain.

De son côté, M. Ottmann, pour en finir avec la misère des ouvriers, s'était rendu dans les villages du voisinage et avait invité les hommes à venir exposer les raisons qui les empêchaient de s'engager à la Mission. Les pourparlers remplirent toute une matinée. Nous nous tenions au milieu des noirs accroupis par terre, fumant leur pipe.

Ils avaient confié la parole à un vieux filou, qui est en même temps un des plus remarquables orateurs que j'aie jamais entendus. Je ne comprenais rien à ses paroles, mais j'en devinais le sens, phrase par phrase, tant son geste était éloquent. Tout parlait en lui: le corps qui

se balançait, les bras qui s'agitaient, les doigts, la tête, les yeux malins. Nous autres, pauvres Européens gâtés par l'écriture et la lecture, ne parvenons plus à cette éloquence élémentaire, privilège de ceux qui n'ont jamais saisi ou formé une phrase sans l'entendre exprimer aussitôt par les sons correspondants. Quel ampleur et quelle harmonie, dans ce langage! Comme les phrases tombent juste! Comme le geste naît naturellement de la parole!

L'avocat noir avait la réplique très adroite.

Nous apprîmes qu'on se plaignait de ce que la Mission payât à ses ouvriers un salaire inférieur à celui des factoreries; que certains articles du magasin de la station, entre autres les scies et les haches, coûtassent plus cher qu'autrefois; et que les missionnaires ne prissent plus le parti des indigènes auprès de l'administration, comme ils l'avaient fait dans le temps.

A ce dernier grief il était facile de répondre. Les administrateurs d'aujourd'hui ne permettent plus aux missionnaires de s'occuper des affaires des indigènes. Celles-ci se règlent aujourd'hui uniquement devant le poste.

Quant aux salaires, il faut considérer que la Mission fournit à ses ouvriers les marchandises à meilleur compte que ne le font les factoreries. La différence de la paye est donc plus apparente que réelle.

Les scies et les haches ont augmenté de prix parce que le magasin en tient une meilleure qualité. Les outils d'aujourd'hui sont plus grands et plus durables que ceux d'autrefois.

La discussion suivait son train et pouvait bien durer une journée. Finalement, ce fut mon tour de plaider la cause des constructions, pour lesquelles la station réclamait des ouvriers. Entre temps, j'avais pris modèle sur l'avocat noir et je sentais que je n'avais pas mal appris. J'essayais de copier jusqu'à ses gestes et ses grimaces et d'intercaler de grands silences, après les phrases qui devaient porter. Mon traducteur était admirable.

Je fis savoir aux indigènes qu'il dépendait pour le moment, des villages des environs, que les malades de l'Ogooué continuassent à avoir un médecin. Au cas où la station ne trouverait pas d'ouvriers pour entreprendre aussitôt les travaux de construction projetés, ma femme et moi n'hésiterions pas à retourner chez les blancs, dans la ville avec la grande église, pour nous „asseoir“. Cette expression signifie „se reposer pour un temps indéterminé“. C'est une des premières avec lesquelles on se familiarise; car le cuisinier ou le boy, qui vous lâche, sans vous prévenir, le matin du premier du mois, une minute après avoir reçu la paye qu'on lui devait, vous apprend, avec le sourire le plus aimable, „qu'il va s'asseoir dans son village“.

L'argument produisit son effet. Deux chefs promirent que la station n'aurait plus à se plaindre de ses voisins. En nous promenant le soir dans notre petite pirogue, ma femme et moi rendîmes visite aux villages riverains. Les habitants, très avenants, nous assurèrent qu'on ne laisserait pas le docteur en détresse.

En effet, la station, depuis la fin de septembre, dispose d'une douzaine de bons ouvriers.

Mais voici que surgit une autre difficulté. Comment se procurer les „pailles“ — c'est-à-dire les feuilles fixées sur des tiges de bambous — pour couvrir les toits? Il m'en fallait près de sept mille, dont plus de deux mille pour recouvrir à neuf le toit de la maison que nous habitons. Nous offrîmes le prix d'usage, un franc pour trente pailles moyennes; mais personne ne nous en apporta. Les factoreries elles-mêmes ne pouvaient s'en procurer un nombre suffisant cette année-ci.

Je décidai donc que chaque malade aurait à apporter vingt pailles. Ce n'était pas trop demander. Un indigène peut sans peine coudre ce nombre en un jour. Les matériaux sont gratuitement fournis par la forêt vierge. Il n'y a qu'à les y chercher. C'était un petit effort que je demandais aux familles de mes clients. Naturellement, la mesure ne s'appliquait ni aux malades gravement atteints et

qu'il fallait amener en hâte au docteur, ni aux pauvres vieux délaissés.

Les clients furent priés de mentionner la décision du docteur dans les récitatifs des chants de pagayage et de la faire ainsi connaître, à la hauteur de chaque village devant lequel ils passeraient. Ces chants sont le meilleur moyen de publicité dans ce pays-ci. Il arrive fréquemment que mon infirmier Joseph, tout en me traduisant les doléances d'un client, m'apprenne que telle ou telle chose s'est passée. Il vient de l'entendre par les pagayeurs qui passent sur le fleuve. C'est toute une histoire; mais moi, je n'ai saisi qu'un chant monotone, dans le lointain.

Il y a quelques mois, un officier, venant de Libreville par le lac Azingo, remonta le petit fleuve. Le lendemain, il n'y avait plus un seul homme dans les villages des environs. Ils s'étaient tous réfugiés dans la brousse parce que l'équipe de cet officier avait annoncé par des chants que celui-ci cherchait des pagayeurs pour monter à N'Djolé, et qu'on allait construire une ligne télégraphique à travers la forêt. Tout cela était faux. Mais les hommes de corvée, recrutés pour le pagayage dans les villages du lac Azingo, tenaient à faire savoir à leurs compatriotes du petit fleuve le sort qui les attendait et ils les incitaient à la fuite, tout en réjouissant le cœur de leur auguste passager par les plus belles cantilènes de leur répertoire.

Les hommes engagés dans les villages pour les corvées du pagayage ou la construction des chemins et des télégraphes, sont nourris, payés et rapatriés. Mais ce genre d'occupation n'en est pas moins fort peu goûté.

Certains chants de pagayage donnent des appréciations sur les habitants blancs du fleuve. C'est par un de ces récitatifs que les missionnaires entendirent pour la première fois le nom de M. Bonnet, agent d'une plantation de la Société du haut Ogooué. On le louait pour sa bonté et sa justice. Des rapports s'établirent et M. Bonnet finit par vouer quelques années très laborieuses, aux plantations de Samkita.

Vu le rôle important des chants des pagayeurs, on

pouvait supposer que quinze jours suffiraient pour porter ma décision à la connaissance de ceux qui habitent au fin fond des lacs. Mais les „pailles“ n'arrivaient pas en grande quantité. Beaucoup de malades prétendaient ignorer la loi du docteur, je n'avais pas le courage d'être trop sévère.

Alors Joseph perdit patience. „Docteur“, me dit-il un beau matin, „tu ne connais pas l'indigène. Tu soignes les gens qui n'apportent pas de pailles, et ceux-ci rentrent au village et racontent que tu n'as pas de parole, et qu'on peut faire de toi ce qu'on veut. Et les autres se disent que cela ne vaut pas la peine de coudre des pailles, et font les malins en arrivant, comme s'ils ne savaient pas ce qu'ils ont à fournir. Et tu pourras voir comment tu te procureras des pailles!“

Je me décidai à renvoyer quelques clients qui ne souffraient guère. Dans le nombre, il y avait deux jeunes gens avec des ulcères. Ils avaient franchi cent kilomètres pour se faire soigner. Par une conversation, surprise par Joseph, on put leur prouver qu'ils avaient bien eu connaissance du nouveau règlement. Ils durent donc s'en retourner, et revirent avec des pailles. Je crois que cette historiette fut admise dans les récitations de payeurs, car à partir de ce moment les clients venant les mains vides se firent plus rares.

J'étais très heureux de ne pas être contraint à faire connaître une seconde fois, la mesure prise; car elle me répugnait.

Les pailles de notre maison purent être changées un jour même avant l'arrivée des grosses pluies.

Les malades continuaient à affluer. J'en avais vingt-cinq à trente par jour, et souvent davantage. Dans ce dernier cas, il fallait abréger le temps du repos entre la matinée et l'après-midi, et déjeuner à la hâte.

Joseph m'assistait seul, N'zeng nous ayant quittés. Ce dernier m'avait demandé un congé en août pour régler la succession d'un oncle décédé. Comme je connaissais déjà l'inexactitude des noirs en général, et la sienne en particulier, je lui fixai le jour et l'heure du retour et

lui fis savoir que le retard d'un quart d'heure lui ferait perdre sa place. Il ne revint plus. Une factorerie l'avait engagé comme traitant. Au lieu de préparer des médicaments, il vend à présent de l'alcool à grands flots. Il était gentil et aimable, mais un peu trop commode pour se plier à la discipline.

Joseph fut augmenté. Il remplit jusqu'à nouvel ordre les fonctions de N'zeng, à côté des siennes propres. Malheureusement, il ne sait ni lire ni écrire. Je suis donc obligé de faire moi-même jusqu'à l'étiquette du dernier petit flacon.

Les résultats, jusqu'ici les plus manifestes de mes tentatives thérapeutiques, sont ceux obtenus dans le traitement de certaines plaies et dans celui de la lèpre. Cette dernière maladie se présente sous des aspects différents. Tantôt elle évolue rapidement, et tantôt lentement. Dans ce pays-ci, j'ai ordinairement affaire à une lèpre de ce dernier genre. Les chances du traitement en bénéficient. Le médicament le plus efficace est l'huile de chaulmoogra indienne, qui, hélas, trop souvent est falsifiée. On en mélange sept à dix grammes avec cent grammes d'huile ordinaire et l'on ordonne cette solution en doses ascendantes, en commençant par une cuillerée à café par jour. Outre cela on prescrit l'emploi de savons contenant de cette huile. Pour fortifier l'état général des malades, chose importante, j'ajoute un traitement aux pilules ferrugineuses et arséniées.

Le diagnostic de la lèpre n'est pas difficile à établir, pourvu qu'on en ait vu quelques cas typiques. Elle débute par des périodes de fièvre que les indigènes confondent d'ordinaire avec des accès de paludisme. Le malade se sent une grande lassitude. A l'apparition des taches rouges, les indigènes sont fixés sur leur état. Ces taches sont, en effet, si typiques qu'elles ne peuvent guère se confondre avec les autres altérations de la couleur naturelle de la peau.

Très souvent le nez et les lèvres se tuméfient et le visage du lépreux ressemble alors, quelque peu, à celui d'un lion (facies leonina).

Dans la plupart des cas, les extrémités accusent une insensibilité marquée; il en est de même des plaques rouges. Ce phénomène est de première importance pour le diagnostic. Je procède en posant au client quelques questions indifférentes, afin de détourner son attention. En même temps, je le pique très fortement avec une épingle, dans les extrémités et les taches rouges. S'il continue à répondre comme si de rien n'était, il est à peu près certain qu'il est lépreux, même si l'on ne découvre que deux ou trois petites taches. Naturellement, il faut exclure auparavant toutes les autres maladies nerveuses qui pourraient occasionner la perte de la sensibilité.

L'épingle est flambée aussitôt. Si quelqu'un se piquait avec elle avant qu'elle fût désinfectée, il pourrait gagner la maladie. On connaît le cas d'une couturière, qui prit la lèpre pour s'être piquée en raccommodant le linge d'un lépreux. Pourtant les effets avaient passé par la lessive.

Dans les cas avancés, les ulcères ne font pas défaut. Le premier et le plus profond se présente ordinairement sous le grand orteil.

Pour les cas douteux, il faut avoir recours au microscope.

La propagation de la lèpre se fait le plus souvent par le contact des objets d'habillement et de literie. Un indigène, qui couche sur la même natte qu'un lépreux, doit s'attendre tôt ou tard à gagner la maladie. L'infection pénètre dans le corps par la moindre éraflure ou blessure.

Dans certaines contrées de l'Afrique, on isole les lépreux en les parquant dans des villages éloignés des autres habitations. Au Gabon, il n'y a, pour le moment, pas à penser à des mesures de ce genre. J'exhorte les malades et ceux qui les accompagnent à prendre les précautions les plus élémentaires; s'ils le font, il y a déjà beaucoup de gagné. Rien de plus facile, par exemple, que de construire une hutte spéciale pour les lépreux. J'ai vu des cas où des enfants de quinze ans avaient été contaminés par leurs parents.

Pour éviter, autant que possible, le danger de contagion, le blanc évitera de toucher les objets, dont les noirs se sont servis. Aux stations missionnaires on a l'habitude de serrer la main aux indigènes, le dimanche après le culte. C'est très beau et très fraternel. Mais il y a toujours, à cela, du danger.

Parmi les fidèles de Lambaréné, je connais un jeune indigène, très sympathique, qui aime particulièrement vous donner la main. Quelques semaines après mon arrivée il vint me consulter, et je le reconnus lépreux. J'essayai de lui faire comprendre, qu'il ferait mieux de saluer, jusqu'à nouvel ordre, par un mouvement de tête et un aimable sourire.

Je ne comprends pas que les blancs puissent se décider à aller pieds nus dans un pays où les plaies lépreuses, et d'autres non moins infectieuses, foisonnent. A marcher dans le jus d'une telle plaie — et leur sécrétion est abondante! — on risque de s'infecter par la moindre égratignure. C'est mal comprendre le célèbre, le fameux principe de „naturae convenienter vivere“. J'étais stupéfait de rencontrer sur les rivage de l'Ogooué des enfants blancs qui ne possédaient ni bas ni souliers. J'entrepris la conversion des mères, qui toutes entrèrent dans mes vues. Il y a quelques jours, une dame missionnaire me montra fièrement la première paire de bas qu'elle avait tricotée pour son fils. Je ne ménageai pas les éloges.

La guérison de la lèpre n'est jamais complète. De temps en temps, la cure d'huile de chaulmoogra doit être renouvelée. Toute débilitation de l'économie générale du patient peut provoquer une recrudescence de la maladie. Les abus d'alcool sont particulièrement funestes. Mais une vie régulière et la répétition périodique du traitement peuvent enrayer les progrès de la maladie.

D'après ce que j'ai pu observer, les lépreux comptent parmi les clients les plus reconnaissants. L'histoire des dix lépreux, rapportée par saint Luc, ne porte, en tout cas, aucun préjudice à leurs compagnons d'infortune du

Gabon, car ceux-ci reviennent sans exception . . . . pour me serrer la main avec reconnaissance. Il y en a même qui apportent une poule en cadeau, ce qui veut beaucoup dire pour un indigène.

Le nombre des nègres souffrant d'affections du cœur m'étonne toujours à nouveau. De leur côté, ils sont surpris de ce qu'il me suffise, pour connaître leurs maux, de les examiner pendant quelques instants avec „le morceau de bois“ (le stéthoscope). „A présent je veux bien croire que celui-ci est un vrai docteur, s'écriait une vieille femme, il y a quelques semaines. Joseph, figure-toi, il sait que la nuit, souvent, j'étouffe et que j'ai de temps en temps les pieds enflés! Et je ne lui en ai rien dit, et il n'a pas même regardé mes pieds!“

Quant à moi, je suis heureux de ce que la médecine moderne possède des moyens aussi efficaces pour soutenir le cœur.

J'ajouterai que ces malades sont bien plus faciles à traiter ici qu'en Europe. Quand on leur dit qu'ils ont à se reposer pendant des semaines, ils ne vous répondent pas : „C'est impossible! Je perdrais ma place! Je n'ai pas de quoi vivre!“ Ils vont tout simplement „s'asseoir au village“.

Toutefois, les femmes peuvent moins facilement se ménager que les hommes. Je l'appris par une petite observation, en août. Un homme était venu avec sa femme, pauvre petite créature, toute chétive. Je lui expliquais qu'elle souffrait du cœur et qu'elle avait besoin d'être ménagée. Il fit des signes de tête très approbatifs. Au départ, il la chargea de deux pagaies et d'un gros paquet de bananes, alluma sa pipe, et la suivit sur le chemin qui descendait vers le débarcadère.

Les aliénés me créent beaucoup de soucis, car je ne ne sais où les loger. Si je les garde à la station, ils la remplissent de leurs cris, et je suis obligé de me lever la nuit pour leur donner des calmants. Je me souviens d'un cas où, pendant une semaine, je ne

trouvais le repos ni le jour ni la nuit, toujours occupé à apaiser l'excitation d'un malade. Il m'en resta une fatigue dont je ne pus me débarrasser que très difficilement.

Pendant la saison sèche, je fais loger l'aliéné et sa suite sur un banc de sable à une distance de six cents mètres de la station. Mais alors je perds beaucoup de temps à aller le voir, deux ou trois fois par jour, en pirogue.

Le sort de ces pauvres êtres est bien triste dans ce pays. Les indigènes ne savent comment se défendre d'eux. On ne peut les enfermer, car ils défonceraient facilement les parois de leur cage en bambou. On en arrive donc à les ligoter, ce qui ne fait qu'augmenter leur excitation. Finalement, on s'en débarrasse d'une façon ou d'une autre.

Monsieur Ottmann me raconte qu'un dimanche, à Samkita, il entendit des cris prolongés, dans un village voisin, et se mit en route pour voir ce qui se passait. Un indigène qu'il rencontra le tranquillisa, en lui disant qu'on ne faisait qu'extraire des puces-chiques aux enfants, et l'engagea à rentrer. Ce qu'il fit, . . . pour apprendre le lendemain qu'on avait jeté à l'eau un fou, après lui avoir lié les mains et les pieds.

Je vis le premier cas d'aliénation mentale trois mois après mon arrivée. On m'appela, la nuit, pour me conduire à un arbre, près de l'école des filles, auquel on avait attaché une femme. Je donnais l'ordre de la délier; on ne m'obéit qu'à contre-cœur et avec crainte. A peine la femme se sentit-elle libre, qu'elle se jeta sur moi pour m'arracher la lanterne et la briser. L'entourage s'enfuit en hurlant. Je pris la femme par les poignets et réussis à la faire asseoir et à la calmer. Elle prêta son bras à une piqûre de scopolamine et de morphine et s'endormit bientôt après. Il s'agissait d'une excitation maniaque, qui revenait périodiquement. Grâce au bromure et aux fortifiants, la femme se calma très vite et fut guérie — pour un temps du moins — après quelques jours.

Mais je dus apprendre, quelques semaines plus tard, que les calmants, hélas, n'agissent pas aussi promptement dans tous les cas de folie qui se rencontrent ici. On m'amena un homme très excité, ligoté, les mains et les pieds ensanglantés par suite des mauvais traitements qu'il avait subis. Je fus étonné que la scopolamine, le chloral hydraté, la morphine et le bromure n'arrivaient pas à lui donner un peu de repos. Après deux jours, Joseph me dit : „Docteur, sois certain que cet homme est fou parce qu'il a été poisonné! (empoisonné). Tu n'y pourras rien. Il s'affaiblira de plus en plus et mourra“. C'est ce qui arriva après quinze jours. J'appris, par un missionnaire catholique, que cet homme avait volé des femmes et que depuis un certain temps déjà il était traqué par ceux qui s'étaient chargés de se venger de lui.

Depuis, j'ai eu l'occasion de voir un cas analogue.

D'après ce que j'entends raconter, le poison semble jouer un rôle assez important parmi les Galoas et les peuplades entre l'Ogooué et le Congo. Les Loangos sont redoutés comme préparateurs de toxiques. Mais il est à supposer que les indigènes croient à l'empoisonnement dans des cas où il ne s'agit que d'une mort rapide et inexplicable pour eux.

J'espère, avec le temps, apprendre des détails sur les „médicaments“ (poisons) indigènes. Cela n'est pas chose facile, car il s'agit de secrets bien gardés. Celui qui serait soupçonné d'en trahir quelque chose, et surtout d'y initier un blanc, n'échapperait pas au poison.

C'est avec le poison que le paganisme se défend contre le christianisme, dans une lutte sourde, qui ne se terminera pas de sitôt. En août, le village de Joseph émigra pour pêcher sur un banc de sable à trois heures d'ici. Ces journées rappellent un peu les fêtes des anciens Israélites, où „le peuple se réjouissait devant l'Éternel“. Hommes et femmes, grands et petits, logent dans des huttes improvisées et mangent du poisson frais à toute heure du jour et de la nuit. Ce qui reste est fumé et se conserve pendant un certain temps, si l'on prend soin de le refumer tous les quinze jours.

Joseph aime passionnément le poisson. On n'a qu'à prononcer le mot, pour voir ses yeux ronds sortir de la tête. Pour lui faire plaisir, je lui offris de lui donner congé pour la première après-midi, afin qu'il pût accompagner son village. Il ne montra pas d'enthousiasme. Intrigué, je le questionnai. J'appris que, la première journée, on ne pêche pas encore. On consacre la place. Les „vieux“ versent de l'alcool dans l'eau et y jettent des feuilles de tabac, pour obtenir, de la part des „Esprits“, qu'ils envoient les poissons dans les filets et ne fassent de mal à personne. La seule fois qu'on eut abandonné ces cérémonies, une femme tomba à l'eau et se noya.

„Mais vous êtes chrétiens pour la plupart, lui objectai-je; vous ne croyez plus ces choses-là“. „C'est vrai, répondit-il, mais il ne faut pas le dire tout haut. Celui qui se moquerait des cérémonies de la première journée de pêche, ou qui aurait seulement un sourire, trouverait son poison tôt ou tard. Les sorciers vivent au milieu de nous, sans que nous les connaissions au juste. Ils ne pardonnent pas“.

Joseph resta donc chez lui le premier jour et descendit le surlendemain. Il mangea sa part de poissons et me rapporta trois carpes.

Au cours de cette conversation, j'appris aussi que les indigènes me prêtaient le pouvoir d'empoisonner quelqu'un à distance, si l'idée me prenait de me venger.

C'est ainsi que ces malheureux, surtout les Galoas, vivent dans une peur continue du poison. J'avais à traiter deux jeunes femmes, qui ne mangeaient plus et ne dormaient plus et avaient déperî d'une façon inquiétante. Les deux, en différentes circonstances, avaient abandonné la cause de leur village et s'attendaient au poison. Avec cela, elles étaient en pleine sécurité et bien gardées, loin de leurs villages. Mais elles s'imaginaient, les deux, qu'on allait les empoisonner „à distance“, c'est-à-dire non par des „médicaments“, mais par des formules prononcées par

le sorcier. J'eus de la peine à les calmer. La crainte continuelle les avait complètement défigurées.

Un Européen ne comprendra jamais ce que souffrent les indigènes, qui vivent sous de pareilles hantises, et combien pèse sur eux la croyance au pouvoir des féticheurs et des sorciers. Mais celui qui a vu ces choses de près, comprend que l'humanité éclairée a le devoir de les libérer et de leur donner une autre notion de la vérité. Je crois que, dans cet ordre d'idées, le plus grand sceptique, en vivant sur les lieux, finira par devenir un ami de la Mission.

Pour le moment, l'idée qu'il existe des moyens pour se procurer un pouvoir surnaturel, est encore très répandue parmi les indigènes. Ils croient qu'il suffit de se procurer le fétiche efficace. Quelques fragments du crâne d'un homme assassiné suffisent à cet effet, voilà, d'ordinaire, le talisman. Les autres objets ne sont qu'accessoires.

Cet été, un homme fut tué en pirogue, sur le petit fleuve, à quelques heures de la station. L'assassin fut découvert. Il est à peu près prouvé qu'il commit l'acte dans l'intention de se procurer un fétiche assez puissant pour forcer des gens qui lui devaient des marchandises et de l'argent à remplir leurs obligations envers lui.

En septembre, ma femme et moi, nous allâmes un dimanche à travers la forêt vierge, au lac Dégélé, à deux heures de la station. M. Ellenberger eut la bonté de nous servir de guide. Le village auquel nous fîmes halte, manquait de vivres parce que les femmes, depuis plusieurs jours, n'avaient plus eu le courage d'aller à la plantation cueillir les bananes. Quelques hommes, qui cherchaient se procurer un fétiche, rôdaient autour du lac, prêts à tuer le premier venu. Les femmes de la station de Lambaréné prétendent même les avoir aperçus non loin de chez nous. Toute la contrée était en émoi.

Moi-même, je possède un fétiche. Il se compose de deux morceaux elliptiques, ayant appartenu à un crâne humain, et teints de couleur rouge. Ils étaient enfermés,

avec d'autres objets, dans une boîte. Le possesseur et sa femme souffraient d'insomnies. Dans ses rêves, l'homme entendit une voix lui ordonnant d'aller porter son fétiche à N'Gomo, pour le remettre à M. Haug et faire ce que le missionnaire dirait. Celui-ci m'adressa le couple et me fit cadeau du fétiche. L'homme et sa femme restèrent trois semaines en traitement, et s'en allèrent, à peu près guéris.

J'ai lu, ces jours-ci, dans une revue de chirurgie que les trépanations pratiquées sur les vivants dans les temps préhistoriques — ainsi que l'attestent des crânes de l'époque — furent entreprises uniquement dans le but d'obtenir des fétiches et ne doivent pas être considérées comme des opérations faites sur l'indication de maladies et de tumeurs, comme on l'a supposé longtemps.

Depuis les neuf mois que je suis ici j'ai vu près de deux mille malades différents. Je pus constater que la plupart des maladies d'Europe existent également en Afrique. On m'a même apporté un enfant ayant la coqueluche.

Les refroidissements ici sont légion. Aux premiers dimanches de la saison sèche, les gens se mouchaient et toussaient au culte, au point qu'on aurait pu se croire transporté dans un temple de Paris au mois de janvier.

Les pleurésies enlèvent beaucoup de petits enfants.

Dans la saison sèche, les nuits sont plus froides que pendant les autres mois. Au point de vue des notions européennes il fait encore bien chaud, le thermomètre accusant toujours plus de vingt centigrades. Mais l'humidité extrême de l'air donne une impression désagréable de froid. Même les blancs souffrent sans discontinuer de rhumes et d'autres refroidissements. On est ici beaucoup plus incommodé de ces petites misères qu'en Europe! Vraiment, pour faire ces expériences il ne vaut pas la peine d'aller vivre sous l'équateur!

Un médecin, connu comme autorité en médecine coloniale résume ses impressions en ce paradoxe: „Dans les pays chauds, dit-il, il faut surtout éviter le refroidissement“. Il y a du vrai dans cette maxime.

Les indigènes prennent froid surtout, dans les campements de pêche sur les bancs de sable. C'est le sort

des vieillards d'être emportés par des pneumonies contractées pendant ces journées joyeuses.

Je vois beaucoup de rhumatisants, surtout parmi les impaludés. Le salicylate de soude est très recherché contre le „ver qui ronge toutes les articulations“.

Les sciatiques, aussi, sont assez fréquentes. J'en ai vu de très graves chez des ouvriers qu'on avait fait venir des montagnes, et qui avaient de la peine à s'habituer au climat humide du fleuve.

Le plus étonnant, ce sont les nombreux cas de goutte qu'on rencontre ici. Les indigènes ne sont certainement pas suspects de faire trop bonne chère. Ils mangent du poisson pendant quelques jours de la saison sèche et se nourrissent, le reste de l'année de bananes et de manioc, trop heureux si, de temps en temps, une carpe fumée vient interrompre la monotonie du menu.

Les entérites chroniques font beaucoup souffrir les indigènes. J'ai vu des malades qui en étaient affectés depuis des mois. Le traitement est rendu très difficile par le fait qu'on ne peut ordonner de régime aux indigènes et que le lait fait défaut. Quoique souffrants, ils sont obligés de continuer à se nourrir de bananes.

Je ne m'étais pas attendu à rencontrer ici des intoxications de nicotine. Dans les premiers temps je ne savais que penser de certaines graves constipations chroniques, qui empiraient à mesure que les clients prenaient des purgatifs. Le cas d'un employé indigène, qui travaille comme secrétaire aux bureaux du gouvernement et qui jouit d'une grande considération, me permit d'éclaircir la question. Cet homme dépensait une bonne partie de son traitement pour se procurer, d'Europe, les purgatifs les plus variés. C'est chez lui, le premier, que je remarquai d'autres symptômes, qui m'amènèrent à diagnostiquer une intoxication par la nicotine. Interdiction du tabac; traitement sans purgatifs; guérison complète. Le cas fit sensation sur „toute la rivière“. A présent, dans tous les cas de constipations, je débute par la question: Combien de pipes par jour? et le plus souvent je constate qu'il s'agit d'abus de tabac.

Le tabac se vend ici en feuilles et remplace la menue monnaie, qui fait complètement défaut. Pour une feuille de tabac de la valeur approximative de six centimes on achète deux ananas. Tout les petits services sont rémunérés par du tabac. Inutile de dire qu'il s'agit d'une qualité très commune et très forte.

Le nombre des femmes intoxiquées dépasse de beaucoup celui des hommes. Joseph m'explique que toute femme indigène qui souffre d'insomnies — et cela est très fréquent — passe la nuit à fumer pour s'étourdir. Les payeurs se passent la pipe de bouche en bouche. Le blanc qui veut avancer vite, promet une prime d'une ou de deux feuilles de tabac par tête et grâce à cette méthode, il traînera une ou deux heures de moins sur le fleuve.

Les dents des indigènes sont très souvent en mauvais état. Le „déchaussement“ est beaucoup plus répandu qu'en Europe. J'obtiens de bons résultats avec une solution alcoolique de thymol. Je verse une ou deux gouttes dans un grand verre d'eau et je prescris au patient de se rincer la bouche cinquante fois par jour.

Mes clients ne reviennent pas de leur étonnement en me voyant extraire des dents qui ne branlaient pas. Mais leur confiance à l'égard des belles pinces n'est pas générale. Un chef, alors que tout était déjà prêt pour l'opération, demanda à rentrer d'abord chez lui pour prendre l'avis de ses femmes. Le conciliabule a dû avoir un résultat négatif, car il n'est pas revenu.

D'autres indigènes, par contre, voudraient que je leur arrachasse toutes les dents et leur en fisse venir de nouvelles de Paris. Deux ou trois braves catéchistes, qui ont reçu des rateliers par l'entremise de missionnaires experts, sont un sujet d'envie et d'admiration pour le pays entier. Mais je ne suis aucunement pressé de gratifier les indigènes de „dents de Paris“. J'avais à ajuster un ratelier qu'un missionnaire avait fait faire pour le surveillant de l'école des filles de notre station. Longtemps attendu, l'objet désiré arriva enfin en octobre. Je fis de mon mieux. Mais, pendant des semaines, le brave homme vint

m'importuner pour me reprocher que les dents nouvelles ne tenaient pas aussi bien que les anciennes. J'en étais à la fin tout désespéré. A présent, il sait bien les retenir dans sa bouche et me regarde de nouveau d'un œil bienveillant.

Les tumeurs abdominales sont très fréquentes chez les femmes indigènes.

J'ai également l'occasion d'observer des cas d'hystérie.

Un dimanche matin, on m'amena une femme en plein accès. Les gens qui l'accompagnaient s'imaginaient qu'elle allait mourir. Après un traitement intense à l'eau froide, elle revint à elle et s'endormit paisiblement. „Oh, docteur, me dit un nègre, pendant que nous étions assis à l'ombre d'un arbre, autour du brancard, quel bonheur que tu sois ici. Nous avons tant désiré qu'on vienne nous aider, car nous souffrons beaucoup. Et te voici parmi nous!“

J'avais espéré ne pas être obligé de faire des opérations avant l'achèvement du dispensaire. Mais force me fut d'intervenir dans deux cas pressants.

En juillet on m'amena, pendant la nuit, une femme prise d'éclampsie. Délivrée d'un enfant mort, elle se remit.

Le quinze août, il fallut opérer un homme souffrant d'une hernie étranglée. La veille au soir, il m'avait déjà supplié de le faire; mais je reculai devant la difficulté que créait le mauvais éclairage. Celui-ci suffisait à peine pour permettre les préparatifs. M. Christol m'offrit alors la case de ses boys comme salle d'opération. Les instruments furent sortis des caisses où ils étaient restés enfermés. Ma femme se chargea de la narcose. M. Ottmann se tint auprès de moi comme assistant. Les deux s'acquittèrent admirablement de leur tâche. L'opération réussit.

Quant à moi, je fus très impressionné de la confiance aveugle avec laquelle le nègre se coucha sur la table. Mais il savait que l'opération était son dernier salut. Les indigènes voient tant de cas de ce genre qu'ils en connaissent à l'avance les souffrances et l'issue fatale.

Je venais de terminer ces lignes, c'était dans l'après-midi du dix janvier — que l'arrivée de la pétrolette de

M. Champel m'appela au débarcadère. Il m'amenait Madame Faure, de N'Gomo, qui depuis quelques jours avait des températures très élevées. Au moment même où je lui donnais les premiers soins, une pirogue m'amena un pauvre garçon du lac Souangué, auquel un hippopotame avait broyé le fémur droit; la chair pendait en lambeaux. On voyait nettement les traces des dents de la terrible bête.

Le pauvre petit rentrait de la pêche avec un de ses camarades. Tout près du débarcadère de son village, un hippopotame s'était subitement jeté sur la petite pirogue et l'avait mise en morceaux. L'autre garçon parvint à se sauver; mais mon malheureux patient eut à lutter dans l'eau pendant une demi-heure avec la bête qui ne lâchait plus et toujours à nouveau lui coupait le chemin du débarcadère. Finalement, il regagna la terre malgré le fémur cassé. Il fallut ramer toute la nuit et une partie de la journée, pour me l'amener.

Je reprends le fil de mon récit.

Les indigènes étaient, jusqu'ici, très déçus de ne pas recevoir tous les médicaments gratuitement. J'essayais à plusieurs reprises, de leur faire comprendre que ceux qui disposaient de quelques moyens devaient les payer, pour que les pauvres les reçussent pour rien. Ils ne pouvaient comprendre que les petites poudres et les pilules eussent de la valeur. Ils ne connaissaient que l'iodure de potassium et l'huile de chaulmoogra, qu'on vendait dans les stations, la solution de trente grammes d'iodure de potassium dans un litre d'eau à un franc, les trois quarts de litre de solution de chaulmoogra à quatre francs.

Joseph, qui m'assistait quand je vendais des médicaments aux blancs, et qui voyait combien ils les payaient, était à même de renseigner ses compatriotes et de leur faire comprendre que le docteur disait vrai. A présent, il est établi que les noirs ne pourront jamais payer à leur juste prix les poudres et les pilules venues d'Europe. Ils apportent de l'argent, quand ils en ont; mais il y a parmi mes consultants beaucoup de pauvres parmi eux.

Jusqu'ici, la recette moyenne d'un mois est à peu près de cent cinquante francs. Cela ne représente qu'une faible partie de la valeur des médicaments donnés. Mais j'espère arriver à des chiffres plus élevés. Je voudrais apprendre aux noirs à mettre de l'argent de côté, pour en avoir en cas de maladie.

Hélas, il ne savent pas garder les francs durement gagnés par la vente des billes. Et les factoreries leurs rendent la dépense trop facile. Elles leur achètent le bois et ont tout intérêt à les amener aussitôt à convertir leur gain en marchandises — et quelles futilités ne vend-on aux pauvres noirs! — et en alcool. De cette façon, le commerçant blanc a le double bénéfice et du bois et des articles vendus dans son magasin.

J'ai eu à soigner une quarantaine de blancs. Ils sont très reconnaissants. Un Anglais me donna trente francs de plus que le prix des médicaments pour la caisse de l'œuvre. Un autre, après avoir fait deux jours à pied et deux en pirogue, pour faire traiter un vilain panaris, m'envoya quelques semaines après, deux petits cochons. Ce sont des bêtes très rares dans ce pays.

Pendant la saison sèche j'allais souvent à la Mission catholique, située à trois quarts d'heure de chez nous. Il s'agissait de donner des soins au Frère Dioscore, un de mes compatriotes, originaire des environs de Colmar, qui a passé plus de trente ans au Gabon. Il était artisan et a formé de nombreux élèves indigènes. Ses poumons et son cœur ne fonctionnaient plus bien. Je réussis à améliorer son état, au point de pouvoir lui permettre de surveiller la construction d'une maison à N'Djolé, dont il avait préparé la charpente depuis des mois. En reconnaissance de ce service, il fit cadeau, à ma femme, d'une chaise de bord en acajou et, à moi, d'une mallette du même bois. Ce sont des souvenirs précieux pour nous, car le Frère est mort, entre temps, à Libreville, où il était allé se reposer. C'était un homme extraordinaire. Sa bonté égalait ses connaissances. Il était admiré et aimé de tout le monde. C'est un grand bonheur pour moi d'avoir pu soulager un peu ce grand pionnier de l'Ogooué.

J'eus aussi, à plusieurs reprises, à soigner les enfants de l'école de la Mission catholique. A la suite d'une nuit passée sur un banc de sable, lors de la tournée d'évangélisation de l'un des Pères, plusieurs des garçons avaient pris des bronchites et des pneumonies.

En descendant au débarcadère des Pères, je trouve très souvent l'avant de ma petite pirogue garni de têtes de choux et de salades.

Un soir d'automne, je fus appelé à une factorerie située à une heure et demie de chez nous. Pour y arriver, il faut passer par un bras d'eau assez étroit, qui conduit de la petite rivière au grand fleuve. Il n'a qu'une quarantaine de mètres de largeur et jouit d'une mauvaise réputation à cause de la force du courant.

En y allant, nous vîmes deux hippopotames sur un banc de sable, près de la sortie du canal. Pour le retour, la nuit, étant tombée, les messieurs de la factorerie me conseillèrent de faire un détour de deux heures, afin d'éviter les deux bêtes, qui s'étaient établies à cette place depuis le commencement de la saison sèche. Mais les rameurs, qui étaient venus pour me prendre et devaient encore retourner à la factorerie, étaient si fatigués que je ne pus me décider à exiger d'eux un surcroît d'effort.

A peine étions-nous rentrés dans la passe, que les hippopotames arrivèrent en mugissant. Les payeurs se colèrent sur la rive opposée, où le courant était très fort; les hippopotames se tinrent de l'autre côté, à une trentaine de mètres de nous. On distinguait nettement leurs têtes énormes et leurs yeux irrités, fixés sur nous. De temps en temps, ils jetaient de l'eau en l'air.

Nous n'avancâmes que par centimètres. Des troncs de palmiers, dont les racines s'étaient enchevêtrées au fond de la rivière, s'agitaient dans le courant comme des roseaux. A notre gauche, la forêt se dressait comme un mur. Le tout était inondé de la clarté d'une pleine lune africaine.

Les payeurs s'encourageaient par des chuchotements. Enfin, après un quart d'heure, nous gagnâmes le petit fleuve et fûmes emportés par le courant. Les hippo-

potames nous firent leurs adieux, en mugissant une dernière fois.

Je me promis de ne plus reculer devant deux heures de détour pour éviter ces animaux intéressants.

En septembre, par une des premières nuits pluvieuses, M. Champel vint me chercher en pétrolette, pour me conduire à N'Gomo, où M. Pelot avait été victime d'un accident. Sa main droite s'étant prise dans une scie circulaire, avait trois doigts blessés.

Couvert partiellement par M. Champel, j'étais à l'avant du bateau. Nous étions mouillés et essayions de nous réchauffer. Je ne voyais pas à trois mètres devant moi. Mais le nègre qui tenait la barre, guidait l'embarcation avec non moins d'assurance qu'en plein jour. Nous descendîmes le fleuve à une allure de vingt kilomètres à l'heure, et nous arrivâmes au but au lever du soleil. Le blessé fut pansé et retourna avec moi à Lambaréné, pour rester sous ma surveillance pendant quinze jours. Il n'y eut fort heureusement pas de complication. Deux doigts avaient perdu la partie majeure de leur phalanges terminales. Mais la cicatrisation se fit normalement.

Le premier novembre, je fus encore appelé à N'Gomo. Madame Faure ayant, par distraction, circulé quelques instants au soleil, la tête découverte, et en avait rapporté une insolation. Elle souffrait d'une forte fièvre et son état présentait encore d'autres symptômes alarmants.

Le passager de „l'Europe“ qui, après Ténériffe, m'avait appris que le soleil, en Afrique équatoriale, est le pire de nos ennemis, disait vrai. Les insolutions du Gabon sont réputées particulièrement graves.

Le blanc d'une factorerie faisait sa sieste; dans le toit, un petit trou de la grandeur d'une pièce de deux francs permettait aux rayons du soleil de frapper sa tête pendant quelques minutes à peine : l'insolation ne tarda pas à se déclarer.

Un Européen chavira avec sa pirogue et perdit son casque. Après s'être hissé sur l'embarcation retournée, il ôta, aussitôt, sa veste et sa chemise, pour protéger sa

tête. Mais déjà il était trop tard; la fièvre et le délire éclatèrent.

Le conducteur d'un petit vapeur de commerce avait des réparations à faire à la coque de son navire. En se penchant trop en avant, il priva sa nuque de l'abri du casque et tomba gravement malade.

Les enfants sont moins sensibles aux attentats du soleil que les grandes personnes. La petite Vivette Christol s'étant échappée, se promena tête nue, au soleil, pendant près de dix minutes. Elle n'en ressentit aucun mal.

Pour ma part, j'en suis au point de sursauter en voyant, dans l'Illustration, des messieurs tenant en plein air leurs chapeaux à la main. Il me faut un certain temps pour me remémorer que cela se fait chez les blancs d'Europe, qui dorment sans moustiquaire et recherchent le soleil, au lieu de le fuir.

Je reprends le fil de mon récit

Le conducteur du petit vapeur, qui lui-même avait souffert d'une insolation, s'était offert, à N'Gomo, pour aller prendre le docteur. Ma femme m'accompagna, pour faire office de garde-malade.

Il faut traiter toute insolation comme si elle était compliquée d'un accès de paludisme. Le plus souvent, en effet, il y a simultanéité des deux affections. On les combat au moyen d'injections de sérum physiologique, à la dose de neuf grammes de sel pur, dans un litre d'eau distillée et stérilisée. Grâce aux injections intramusculaires de quinine, Madame Faure se trouva hors de danger après quatre jours.

Le conducteur voulut bien nous ramener, mais, comme il avait des marchandises à livrer dans les lacs, au sud du fleuve, nous dûmes avec lui faire un grand détour et passer deux jours à bord. Ce fut une promenade exquise. Nous pûmes ainsi nous reposer pour la première fois depuis bien des semaines.

Le soir du premier jour, nous arrivâmes au dernier lac. Il est situé au pied des montagnes lointaines que nous voyons depuis notre maisonnette. A notre grande stupé-

faction nous aperçûmes tout à coup un grand pré, après n'avoir vu, pendant des mois, que de l'eau et de la forêt vierge. Les messieurs de la factorerie, sous le toit desquels nous devions passer la nuit, nous expliquèrent que le pré formait le commencement des grandes prairies qui, dans l'intérieur montagneux du pays, alternent avec des carrés de forêt.

Le soleil s'approchait déjà de l'horizon. Mais nous éprouvions une telle envie de marcher dans l'herbe et d'avoir de l'espace devant nous, qu'un de ces messieurs nous invita à faire avec lui une promenade. Nous vîmes un coucher de soleil féerique. Je gambadais dans l'herbe comme un écolier en vacances. Ma femme et notre guide suivaient un petit sentier sablonneux. Ils s'arrêtèrent tout à coup : on voyait les traces toutes fraîches d'un buffle. Cette découverte nous obligea, hélas, d'abrèger notre promenade. Nous nous en retournâmes au prochain carré de forêt, bordé de milliers d'ananas. Les fruits n'étaient pas encore à point; ils ne devaient mûrir qu'en décembre. Mais j'en trouvai un qui était déjà succulent et très parfumé. Il me désaltéra.

Les buffles sont très dangereux parce qu'ils attaquent sans être provoqués. Nous courions le risque de les voir sortir, à tout instant, de la lisière du bois. La prudence commandait donc le retour.

En cheminant, je pensais à Hubert Latham qui, il y a trois ans trouva la mort, sur le sol d'Afrique, sous les cornes d'un buffle. Je l'avais vu quelques jours avant son départ d'Europe, et nous avions longuement parlé de l'Afrique, avec l'espoir de nous y rencontrer.

Le lendemain, le petit vapeur nous ramena sur l'Ogooué, par la rivière des pélicans. Vers midi, nous passâmes sur une grosse „bille“; heureusement que le bateau ne fut pas endommagé.

En arrivant à Lambaréné, nous apprîmes une bonne nouvelle. La construction du dispensaire était terminée. Il n'y avait plus qu'à poser les rayons, les portes et les fenêtres. Quinze jours de travail encore, et nous touchions à la fin de nos peines. Joseph et moi nous pûmes quitter le

poulailler et faire le grand déménagement avec l'aide de ma femme.

M. Ottmann a créé une petite infirmerie, qui est un vrai modèle en son genre. Nous en avons arrêté tous les détails, en des conférences presque journalières. Chaque coin a sa destination propre. La belle charpente est l'œuvre de M. Kast. Sur ma demande, il eut la bonté de la rehausser de quarante centimètres.

Le dispensaire se compose de deux chambres, mesurant chacune quatre mètres sur quatre. De l'un des côtés de l'édicule le toit se prolonge pour couvrir un petit réduit qui communique avec la première chambre et qui sert de pharmacie. Une autre pièce du même genre est contiguë à la seconde chambre et abrite les caisses avec le linge de pansement, l'autoclave et l'alambic pour la distillation de l'eau.

Les tôles reposent dans du ciment; l'eau et les termites ne peuvent donc pas pénétrer dans le dispensaire.

Les cadres des fenêtres sont très grands et pourvus d'un grillage fin contre les moustiques. De vitres, point. Les volets en bois sont de rigueur, pour protéger les chambres contre l'inondation de la pluie pendant les grandes tornades. A côté des portes en bois, il y a encore des cadres, munis de treillis; ils permettent de fermer le dispensaire, tout en laissant librement passer l'air.

Au-dessus des fenêtres et des portes, on a pratiqué, sur ma demande, de grandes ouvertures grillagées, qui permettent à l'air chaud de s'échapper par en haut. Tout le monde est étonné de la fraîcheur agréable qui règne dans le dispensaire, alors que les cases en tôle sont généralement redoutées dans ce pays, pour être chaudes à ne pas y tenir. Le bon résultat est obtenu par les moyens d'aération bien combinés.

Les murs sont couverts de grands rayons. Quelques-uns d'entre ceux-ci sont faits de bois précieux. Nous ne disposons pas de planches ordinaires. Le temps ne permettait pas d'en faire scier de nouvelles, ce qui, du reste, avec les prix élevés de la main d'œuvre, ne nous aurait pas moins coûté que les plus belles pièces de notre stock.

Les plafonds consistent en des bandes de toile tenduss.

La première chambre est la salle de consultation; la seconde sert de salle d'opération.

Dans le courant du mois de décembre M. Ottmann a terminé la „salle d'attente“ et le „dortoir“. Ce sont deux grandes cases construites à la manière indigène. La première mesure cinq mètres et demi sur trois, la seconde treize sur six. Les parois ne se prolongent pas, en haut, jusqu'au toit. On a laissé de l'espace à cause de l'aération.

La maison de l'infirmier compte deux petites chambres, une véranda et un réduit couvert, qui sert de cuisine. Elle est construite en écorces.

Tous les toits ont une hauteur de quatre mètres.

La salle d'attente et le dortoir se font suite et sont situés à droite du dispensaire, vu du fleuve; la gauche est occupée par la case de l'infirmier. Les bâtiments forment donc un rectangle ouvert du côté de l'eau. Ils sont entourés d'un grillage. En descendant vers le fleuve, on passe près d'un superbe manguier, sous lequel les clients font la cuisine.

En continuant, on arrive au débarcadère des malades, qui se trouve de trente mètres en aval de celui de la station.

La distance entre le dispensaire et le fleuve est de quarante mètres.

Les malades sont isolés. Il leur est défendu de circuler sur la station.

Quand le dortoir fut achevé, je pris un piquet et traçai par terre seize grands rectangles. Chacun représentait un lit. La place vide entre eux figurait les couloirs séparant les lits.

Puis on appela les malades et ceux qui les accompagnaient. Ils avaient, jusqu'ici, campé tant bien que mal sous le hangar des pirogues. Chaque malade fut admis à s'asseoir dans un rectangle. C'est ainsi que s'effectua la répartition des couchettes. Ceux qui accompagnaient mes clients reçurent des haches, pour aller chercher le bois

nécessaire à la construction des lits, dont un fil de liasse, fixé aux poteaux, indiquait la hauteur réglementaire.

Un quart d'heure après, des pirogues montèrent et descendirent le fleuve pour chercher le bois. Le soir, les lits étaient construits. Ils sont formés de quatre gros piquets, sur lesquels repose un cadre en bois, rembourré d'herbe sèche. Les directeurs d'hôpitaux, en Europe, envieront sans doute la façon dont on peut créer des lits en Afrique équatoriale.

Les couchettes sont à plus d'un demi-mètre au-dessus du sol, parce qu'elles doivent recevoir, en même temps que les malades, les marmites, les caisses et les provisions de bananes. Elles sont assez larges pour permettre d'y caser deux personnes. Chaque indigène apporte sa moustiquaire. Ceux qui sont suspects de maladie du sommeil reçoivent immédiatement une injection d'atoxyl, pour être stérilisés, et ne pas infecter les autres.

Depuis que le dispensaire est terminé, ma femme peut s'occuper des affaires de la médecine dans la mesure qu'elle s'était proposée. Dans le poulailler, il y avait à peine la place pour Joseph et pour moi. La „madame docteur“, comme disent les indigènes, se charge de l'entretien des instruments, ce qui ne veut pas dire peu de chose dans un pays où ils risquent chaque jour de prendre de la rouille. De plus elle prépare les objets de pansement et en surveille la lessive et la désinfection. C'est elle aussi qui se charge de tous les préparatifs pour les opérations et de la narcose.

Elle se rend au dispensaire tous les matins à dix heures, et reste jusque vers midi et demie. Très méticuleuse elle veille à ce que les bandes soient lavées à temps et que le moindre instrument, après avoir servi, soit bien nettoyé et enduit de vaseline. C'est le plus souvent Joseph qui est grondé pour avoir été négligent; parfois c'est le tour du docteur. Aussi Joseph me considère-t-il comme son compagnon d'infortune. Dernièrement, je voulais changer de place une caisse contenant des objets de pansement. „Docteur, laisse-la, en repos, me dit-il, autrement nous allons nous faire gronder“.

Pour agir au gré des noirs, nous devrions opérer tous les jours. Les gens souffrant de hernies se battraient à qui passerait le premier.

Mais, pour le moment, nous ne pensons pas faire plus de deux ou trois opérations par semaine. Autrement, ma femme ne viendrait pas à bout des préparations et des lessives. Moi non plus, je ne pourrais pas fournir le travail nécessaire. Le plus souvent, il me faut opérer l'après-midi après avoir fait la consultation jusque vers une heure. Et, dans ce pays meurtrier, on ne peut ni ne doit se dépenser comme on le ferait sous un soleil moins ardent.

Nous nous contentons donc de faire les opérations d'urgence. Le plus souvent, il s'agit d'énormes hernies, comme on n'en voit presque plus en Europe.

Dernièrement, j'eus à opérer un cas très rare, une hernie lombaire étranglée. Un homme d'une cinquantaine d'années, habitant entre Lambaréné et N'Gomo, s'était découvert une tumeur sous la dernière côte latérale et il souffrait de douleurs très aiguës dans l'abdomen. „C'est une hernie étranglée, dit-il à sa famille; conduisez-moi vite chez le docteur, autrement je suis perdu“.

On pagaya toute la nuit, pour arriver chez moi le matin à dix heures. Le diagnostic de l'indigène n'était que trop juste. Il fallut intervenir dans l'après-midi. Cette opération n'a été faite que très rarement, et, d'après ce que j'ai pu lire à la hâte, elle a le plus souvent une issue fatale. Que n'aurais-je donné si un chirurgien expérimenté avait pu prendre ma place! Lui, de son côté, eut été ravi d'avoir à opérer un cas si rare.

J'eus affaire à toutes les complications possibles. A la tombée de la nuit, je n'avais pas encore terminé et dus recoudre la plaie à la lueur d'une lampe à pétrole, allumée à la hâte.

Le lendemain je n'eus pas le courage de descendre au dortoir. Je pensais trouver mon opéré à l'agonie ou peut-être déjà mort. Je m'avançais à pas hésitants vers sa couchette. Mais voici qu'une tête rayonnante sortit du dessous de la moustiquaire et me cria de loin : „Docteur,

plus mal au ventre, plus mal au ventre“. Après quinze jours, mon client put rentrer dans son village.

Les indigènes parlent beaucoup de l'opération faite sur un garçon qui, depuis un an et demi, souffrait d'une ostéomyélite. Un fragment d'os pourri, long de dix centimètres, avait percé la peau et laissait écouler des quantités incroyables de pus fétide. L'odeur était telle, que tout le monde fuyait le malade et que lui-même préférerait mourir plutôt que de continuer à vivre dans cet air empesté. A présent, il recommence à marcher et reprend des forces.

Jusqu'ici, toutes les opérations ont réussi. Les opérés sont rentrés chez eux guéris. Cela ne fait qu'augmenter la redoutable confiance des noirs en mon pouvoir. J'en frémis. J'essaie sans cesse de leur faire comprendre que toute opération implique un risque. Ils sourient, en incrédules, et me répondent que „les autres“ vivent et se portent bien.

Ce qui les émerveille le plus, c'est la narcose. Ils s'entretiennent beaucoup sur ce sujet. Les fillettes de l'école sont en correspondance avec les enfants d'une École du dimanche de France. Dans une lettre, écrite il y a quelques jours, on pouvait lire ce qui suit : „Depuis que le docteur est à Lambaréné, nous voyons des choses très curieuses. D'abord, il tue les malades; ensuite, il les soigne; à la fin, il les réveille“.

Une narcose est en effet une mort, pour un indigène. Pour me faire savoir que quelqu'un a subi un coup d'apoplexie, on me raconte „qu'il était mort“.

Les opérés sont d'une reconnaissance touchante. Celui qui fut débarrassé de sa hernie, le quinze août, ramassa vingt-cinq francs dans sa famille, pour payer le „fil cher avec lequel on coud le ventre“.

L'oncle du jeune homme, qui fut opéré au pied, un charpentier, travailla quinze jours, gratuitement, à me faire des armoires, pour les médicaments, avec le bois de vieilles caisses.

Un traitant noir m'offrit ses ouvriers, afin qu'on pût à temps, avant la pluie, recouvrir le toit de notre maison.

Un autre me rendit visite pour me remercier de ce que je fusse venu au pays pour soulager les indigènes. En prenant congé, il me donna vingt francs pour la caisse des médicaments. Quelques jours plus tard, il me fit parvenir deux-cent-cinquante pailles pour le toit du dispensaire. „Madame docteur“ reçut de lui, en cadeau, une superbe dent d'éléphant. Un autre indigène lui fit don d'une chicote, c'est-à-dire d'un fouet en peau d'hippopotame tristement célèbre.

Ces semaines-ci, je suis occupé à ranger les médicaments arrivés en octobre et novembre. Les réserves sont placées dans la case en tôle, située sur le monticule. Celle-ci est à ma disposition depuis le départ de M. Ellenberger. L'oncle du garçon opéré l'a munie d'armoires et de rayons. Cette installation, faite avec les débris de vieilles caisses, n'est rien moins qu'élégante. Mais je puis y caser tous les flacons et paquets d'ouate. C'est l'essentiel.

En rangeant mes richesses dans l'ordre alphabétique, je me fis bien des soucis au sujet des frais occasionnés par ces commandes. Mais, par le courrier de décembre, je reçus des dons nouveaux et, en même temps, des lettres si encourageantes, que j'en eus le cœur léger. Comment pourrions-nous jamais remercier les personnes qui nous veulent tant de bien et s'intéressent si vivement à notre œuvre!

Notre santé continue à être très bonne. Pas trace de fièvre. Mais nous soupignons après quelques jours de repos. Nous pensons à monter à Talagouga pour la conférence qui aura lieu à la fin du mois de janvier. Espérons qu'il n'y aura pas d'empêchement.

Madame Faure va beaucoup mieux. Son accès de paludisme date d'une promenade qu'elle fit en forêt à quatre heures de l'après-midi, et au courant de laquelle elle marcha sans chapeau, se croyant à l'abri du soleil sous le feuillage épais.

Le jeune garçon maltraité par l'hippopotame se porte aussi bien que possible. Ses blessures commencent à se nettoyer.

Au moment où je termine ces lignes, arrive un lépreux. Il habite sur les bords du lac Fernand Vaz, qui se trouve à une centaine de kilomètres au Sud de Cap Lopez et qui communique, par une petite rivière, avec l'Ogooué. Le pauvre homme a fait six jours en pirogue, en ramant contre le courant. Je l'examine et le soigne, quand même ce sont les jours du courrier. Heureux, il s'en retourne, avec deux bouteilles de solution de chaulmoogra et des médicaments fortifiants.

Albert Schweitzer.

## Notes et explications.

- 1° Mes rapports avec la Société des Missions évangéliques de Paris (102, boulevard Arago) sont les suivants : Je suis l'hôte de la Société. Elle met à ma disposition une maisonnette avec cuisine et des cases pour mes boys et infirmiers. En outre, elle me construit une baraque en tôle, où se feront mes consultations. Je pourrai y installer une petite salle d'opération et y loger un ou deux malades. Les commissionnaires et les expéditeurs de la Maison des Missions veulent bien se charger de mes achats et envois avec le désintéressement dont ils font bénéficier cette société.

De mon côté, je m'engage à soigner gratuitement le personnel blanc et noir des stations missionnaires de l'Ogooué.

Ce traité est conclu préalablement pour deux ans.

Il ne modifie en aucune manière le caractère humanitaire, interconfessionnel et international de mon œuvre. Je reçois, je soigne et je loge les malades sans m'occuper ni de leur confession ni de leur nationalité.

Ceux qui connaissent les choses d'Afrique comprendront qu'une œuvre médicale serait impossible ici, si elle ne pouvait jouir de l'hospitalité d'une société organisée disposant de terres, d'habitations et d'ouvriers. Je ne reçois aucune subvention en argent de la Mission de Paris.

La Mission de Paris a rempli ses engagements dans la plus large mesure. Ses représentants à Lambaréné ont été pour nous d'une bonté touchante.

- 2° Les moyens pour soutenir l'œuvre médicale de Lambaréné proviennent uniquement des dons que mes amis et connaissances de nationalités et de confessions diverses veulent bien me remettre. Je les remercie, de cœur, non seulement de m'aider, mais aussi de ce qu'ils s'unissent à une œuvre sans tenir compte des différences qui, de nos jours, hélas ! jouent un rôle si prédominant.

Ils rendent ainsi possible la réalisation d'une entreprise essentiellement humanitaire, c'est-à-dire „religieuse“ au sens le plus large et le plus profond de ce terme.

- 3° Un petit Comité, se composant de quelques amis strasbourgeois, veut bien se charger des comptes et des questions administratives. Madame Annie Fischer, Strasbourg, 15, rue Saint-Thomas, est la secrétaire du Comité.
- 4° Les dons qui me sont destinés seront reçus à Paris par Madame Paul Harth (29, boulevard de Courcelles), Madame Albert

Hartmann (55, rue Pierre Charron), Madame Daniel Herrmann (9 bis, rue Méchain), Madame Hélène Herrenschmidt (6, rue Daubigny), Mademoiselle de Loÿs-Chandieu (53, avenue Montaigne), Madame Gontrand Léo (9, rue Le Tasse), Mademoiselle Suzanne de Langenhagen (40 bis, rue Cardinet), Madame Alfred Pacquement (80, boulevard Malesherbes), Madame Théodore Reinach (9, rue Hamelin), Madame Seligmann-Lui (78, avenue Mozart, Passy), Mademoiselle Marie-Louise Schweitzer (80, boulevard Malesherbes).

Au Havre, les dons pourront être remis à Monsieur Charles Bost (7, rue Montesquieu), Madame De La Roche (51, rue Félix Faure), Madame Røederer (53, rue Félix Faure), Madame Emile Røederer (77, rue de Montévilliers), Madame Sigaudy (53, boulevard de Strasbourg).

La maison Théodore Harth & C<sup>ie</sup> (50, rue du Paradis à Paris) s'est aimablement offerte pour recevoir en faveur de l'œuvre, les affaires de banque. Les personnes citées ci-dessus transmettent les dons à cette maison. On peut aussi les lui faire parvenir directement.

A Mulhouse, Madame Gaston Frey-Chambaud (13, route du Chemin de fer) se charge de recevoir les dons et de les transmettre à Madame Annie Fischer (15, rue Saint-Thomas, Strasbourg). A Colmar, c'est ma sœur, Madame Jules Ehretsmann (1, rue Saint-Martin), qui me sert d'intermédiaire.

On ne peut pas m'adresser des dons en argent par mandat de poste, à Lambaréné même, l'agent des postes n'est pas autorisé à faire des paiements.

- 5<sup>o</sup> Si tels donateurs préfèrent garder l'anonymat pour l'envoi de leur subvention, je les prie, à moins que cela ne leur soit désagréable, de me faire connaître directement leur nom, pour que je ne sois pas privé de la joie de leur dire merci.
- 6<sup>o</sup> La Maison Ray-Braga-Gross (Paris, 38, rue d'Hauteville) me fait parvenir tous les effets et paquets qu'on voudra lui remettre ou lui envoyer pour moi. On n'aura qu'à les accompagner d'un mot indiquant leur destination et à y joindre une liste du contenu.

En Alsace, Madame Annie Fischer (15, rue Saint-Thomas à Strasbourg) reçoit les envois pour les diriger sur Lambaréné.

- 7<sup>o</sup> Les personnes nommées ci-dessus sont en état de donner sur l'œuvre médicale de Lambaréné tous les renseignements qu'on voudra bien leur demander.
- 8<sup>o</sup> J'accepte avec reconnaissance le moindre morceau de vieux linge, quelque troué et usé qu'il soit. Vieux draps de lits, taies d'oreillers, essuie-mains, serviettes, chemises, manteaux et serviettes de bains, mouchoirs, flanelles, vieilles couvertures et vieux bas et caleçons, tout représente une vraie richesse pour moi. Jamais, je n'ai trop de ces choses-là. Car, bien sou-

vent, les lundis et les jeudis, près de cent bandes sortent de ma maison. Un tiers à peine peut encore servir dans la suite. Une partie ne revient plus, puisqu'elle est emportée par les clients dans la forêt vierge, à des journées de pirogues. D'autres bandes me sont rendues dans un état tel, que je ne puis plus m'en servir, malgré la désinfection et des nettoyages répétés. De plus, le vieux linge ne supporte guère plus de deux ou trois lessives. Je prie tous ceux qui comprennent combien il est difficile de trouver des pansements pour des centaines de plaies, de vouloir bien conserver tout le vieux linge qu'ils pourront découvrir chez eux et chez leurs amis, pour me le faire parvenir par Messieurs Ray-Braga-Gross (38, rue d'Hauteville, Paris) ou par Madame Annie Fischer (15, rue Saint-Thomas, Strasbourg).

Des boîtes en fer-blanc, qui ferment, me sont également très utiles. Celles qui ont cinq à dix centimètres de diamètre, et deux à dix de hauteur, me rendent le plus de service. La forme est indifférente.

Il me faut beaucoup de ces boîtes parce que l'air, ici, est extrêmement humide. Beaucoup de médicaments, qui en Europe se donneraient dans du carton ou dans du papier, ont besoin, ici, d'être conservés dans une boîte en fer-blanc, pour ne pas s'altérer.

J'accepte également, avec reconnaissance, des tubes en verre avec couvercle (pour les comprimés), des pots à onguent, avec couvercle, de toutes les grandeurs, de vieux flacons avec bouchon en liège ou à l'émeri (verre), et des flacons compte-gouttes. Bref, tout objet en fer-blanc, en terre ou en verre, ayant servi dans la pharmacie ou la parfumerie, est d'une grande utilité pour moi.

- 9° Des dons en argent et en vieux linge nous ont été avisés de Paris et Strasbourg. Ma femme et moi nous adressons un merci chaleureux à toutes les personnes qui veulent bien nous aider dans notre œuvre. Chaque courrier nous apporte tant des marques d'affection, qui sont, pour nous, un grand encouragement.

Nous espérons envoyer un petit mot de remerciement à chacun de nos donateurs. Mais nous ne pouvions le faire. L'emménagement du dispensaire et les opérations nous ont pris tout notre temps pendant les dernières semaines.

- 10° Pour que les lettres me parviennent sans retard, je prie de mettre l'adresse que voici : Lambaréné (Gabon français, Ogooué,) Via Bordeaux—Cap Lopez, Afrique équatoriale. Le courrier quitte Bordeaux toutes les trois semaines, à savoir :

Le 11 du mois de mars; le 1<sup>er</sup> du mois d'avril; le 22 du mois d'avril; le 15 du mois de mai; le 3 du mois de juin; le 24 du mois de juin; le 15 du mois de juillet; le 5 du mois

d'août; le 26 du mois d'août; le 16 du mois de septembre; le 7 du mois d'octobre; le 28 du mois d'octobre; le 18 du mois de novembre; le 9 du mois de décembre; le 30 du mois de décembre.

Il m'arrive à peu près trois semaines plus tard. Mes lettres partent toutes les trois semaines, le premier du mois de janvier, le 22 du mois de janvier, le 18 du mois de février, etc. — elles arrivent à peu près trois semaines plus tard. Les envois par petite vitesse mettent deux à trois mois.

- 10<sup>o</sup> Je me suis rendu compte que le travail que j'ai trouvé ici ne me permettra pas d'envoyer les nouvelles imprimées aux donateurs tous les trois mois, comme je me l'étais proposé, surtout puisque mes récits deviennent toujours plus longs que je ne l'avais prévu. Je ne le ferai donc que tous les quatre ou cinq mois. Cela me permettra en même temps de continuer à fournir des comptes-rendus du volume des deux premiers.

Janvier 1914.

ALBERT SCHWEITZER.